

NOTE DE LECTURE par Marie-France Osterero, analyse freudienne presse n°14, 2007  
Jacques Lacan et le sentiment religieux,  
Pierre Daviot,  
Érès, 2006

À propos de *Jacques Lacan et le sentiment religieux*, Pierre Daviot, coll. « Analyse laïque », érès, 2006

35 À s'en tenir à ce titre, un premier fil peut être tiré de cet ouvrage sous forme de réponse à un dilemme : comment être du côté de la science, athée et héritier de la philosophie des lumières, et être en même temps le défenseur d'une théorie du signifiant qui s'inscrit dans une tradition mystique et poétique ? Face à ce dilemme, Lacan selon l'auteur, renoue avec la tradition judéo-chrétienne pour mieux s'en démarquer et faire entrer la science dans le champ même de l'irrationnel ; ce faisant, il réduit le Dieu de la tradition chrétienne à une fonction, à une propriété du langage lié à sa structure. Ainsi, il renvoie dos à dos chrétiens et philosophes, redéfinissant les rapports de l'homme avec ce qui s'appelait « Dieu ». Dans ce parcours, Lacan nous obligeant à nous confronter à notre culture, nous libère du vieux mythe chrétien qui continuait il y a peu encore de hanter la science, celle du Dieu non trompeur de Descartes, garant de la Vérité et ce, malgré le principe d'incomplétude posé dans les mathématiques (théorème de Gödel) et repris à propos du langage. Désormais, grâce à la théorie du signifiant, l'origine sacrée du langage se trouve pour la première fois démystifiée, et la seule Référence est celle d'un lieu, « un lieu désaffecté, vide et silencieux » (p. 37).

36 « L'Autre comme lieu de la Vérité est la seule place quoique irréductible que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, [...] se produit le dieu-le dieur-le dire. Pour un rien, le dire ça fait Dieu[1] [1] J. Lacan, S. XX, Encore, Paris, Le Seuil, 1975, p. 44. ...

**suite.** »

37 Cette première approche de l'ouvrage de P. Daviot reste très insuffisante, ce n'est qu'un des fils ténus qui sous-tend ce livre parcouru d'autres fils comme en un réseau souterrain, fils qui sans cesse se croisent en des nœuds où se condensent des concepts, nœuds où des figures de la psychanalyse et de la poésie – figures emblématiques de notre culture, mais aussi des figures cliniques dont celle, princeps, d'Aimée, viennent se répondre ou se substituer les unes aux autres.

38 Au hasard (s'il pouvait en exister) retenons d'abord cet autre fil, celui du langage dont nous avons déjà noté l'importance. Lacan va relire Freud à partir de la théorie du signifiant et de la prééminence accordée à la parole sur l'écriture. Le phonémisme à l'œuvre tant dans la cure que dans les rêves met en évidence la logique de l'inconscient et ses deux modes fondamentaux que sont la métaphore et la métonymie. Selon l'auteur, Lacan par cette invention nous délivre du pacte religieux qui scellait l'origine sacrée du langage (p. 37).

39 Cette origine sacrée du langage, que l'on trouve dans la tradition des poètes, nous conduit au rapport de Lacan à la poésie et particulièrement à celle de Mallarmé. L'auteur montre à plusieurs reprises la dette que Lacan a à son égard : distinction du signifiant et du signifié, isolement des mots et des sonorités, et par là même prééminence de la parole. L'auteur pense que les *Écrits* seraient une « œuvre poétique » au sens mallarméen à savoir en tant que « décomposition de la langue » (p. 22) Lacan d'ailleurs cite Mallarmé sans le nommer pour clore les *Écrits* : « Aucun coup de dé dans le signifiant n'y abolira jamais le hasard[2] [2] J. Lacan, *Écrits*, p. 892. ...

suite. »

40 Ce poème (réécrit par Lacan) par une étrange *coïncidence*, date de 1895, année de la naissance de la psychanalyse, du rêve de l'injection faite à Irma et de son décryptage selon l'idée que tout rêve est la réalisation d'un désir.

41 Cette même année marquera la mort du poète et l'aveu de son échec à écrire *Le Grand Œuvre* ; ce projet s'inscrivait dans une quête que Anne Bourgain Wattiau compare à la formule freudienne « *Wo es war, soll ich werden* », celle résumant le credo mallarméen : « Un homme peut advenir... s'il a, recréé par lui-même, pris soin de conserver de son débarras strictement une piété aux vingt-quatre lettres comme elles se sont, par le miracle de l'infinité, fixé en quelque langue la sienne[3] [3] La Musique et les lettres, 1894, cité par A Bourgain-Wattiau,...

suite. »

42 Que serait ce Livre ? Il s'agirait d'y vaincre le hasard par le mot, de « céder l'initiative aux mots », car « tout au monde existe pour aboutir à un Livre[4] [4] Correspondance de Mallarmé. ...

suite ». Il faudrait « enclore le monde dans un livre ». « Projet totalisant qui n'est pas sans évoquer la mystique[5] [5] A. Bourgain-Wattiau, op. cit. , p. 127. ...

suite », « fantasme poétique par excellence » disait Lacan, tâche impossible où le poète montre du doigt « la décomplétude, la béance, l'impossibilité de clore le Tout[6] [6] Id. , p. 180. ...

suite ».

43 Est-ce pour cela que P. Daviot dit que Lacan réalise en un certain sens ce que Mallarmé tentait en vain (p. 16) ? Ne faut-il voir dans tout cela que *coïncidences* ou bien un réseau de rencontres qui ne doivent rien au hasard ? Et c'est un autre fil, celui qui chez l'auteur insiste peut-être le plus et revient sans cesse : la question de savoir à quoi nous sommes assujettis. L'auteur veut « conjurer la fatalité » que représenterait la programmation intégrale de nos actes et de nos pensées par une machine qui aurait d'avance tout numéroté avant de les recracher, comme il est dit dans un texte de Sciascia[7] [7] P. Daviot, p. 17, il s'agit de *Todo Modo* de Sciascia :...

suite. Il montre comment l'œuvre de Lacan permet de changer radicalement le sens de la détermination qui n'est plus ni celle d'une machine, ni celle d'un Esprit, fut-il bienveillant, qui

influerait sur le cours de notre destin, mais la détermination de nos actes, de nos pensées et rêves par l'architecture de l'organisation signifiante elle-même, cette détermination n'ayant plus rien d'irrationnel.

<sup>44</sup> Enfin et c'est par là que Lacan a commencé, et que l'ouvrage de Daviot commence et finit, nous reste le fil de *la connaissance paranoïaque* et du jeu des *identifications* : la psychanalyse serait-elle une paranoïa réussie ? Et ne pourrait-on lire cet ouvrage comme le déchiffrement opéré par un rêveur architecte imprégné de notre culture, rêve dont le texte et le rêveur lui-même nous resteraient inconnus, mais où nous pouvons nous aussi circuler dans un réseau d'identifications ?

<sup>45</sup> Marie-France Osterero